

« Les justes » / « Le cabaret qui pouffe » / « Aux yeux des hommes » / « Sylvie, hôtesse de l'air »

Fernand Villemure

Numéro 12, été 1979

Pour les années 80

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29121ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Villemure, F. (1979). Compte rendu de [« Les justes » / « Le cabaret qui pouffe » / « Aux yeux des hommes » / « Sylvie, hôtesse de l'air »]. *Jeu*, (12), 151–156.

Comme un meneur en scène qui orchestre des voix décoratives...» Manqué! Elle n'écoutait pas.

Elle déverse ailleurs, dans d'autres vessies déjà avinées, son 'pétrole' blanc. D'ailleurs, le jeu reprend. Sur le plateau, on s'ébroue, on titube dans des alcools mous, flous, on s'épouille des secrets publics. C'est un plan de circonstance pour une estimation affective des individuations pseudo-hermétiques. L'esquisse est cadastrale! Ça y est! Elles ont livré de doux et tendres épanchements, parfois rieuses, parfois incisives, pour une chaude sympathie de tous. Moi, j'essaie de raccrocher ma 'limonadière' de tout à l'heure. Équipé tout à neuf! «L'ivresse-alibi est un adjuvant-monnaie déjà suffisamment exploité (voir M. Dubé — «Qui a peur de V. Woolf?» —). Ces apports extérieurs ont rogné les possibilités initiales d'une fraîcheur de la spontanéité toute sincère...» Quelqu'un crie: «On ferme!». Quoi qu'il en soit, elle a dû aimer simplement, comme tous ceux qui affectionnent le théâtre de veillée, honnête, public, sans soubresauts majeurs, et les autres, comme moi, piqués d'une exaspération continue, histoire de s'escrimer les mâchoires: trois effluves douceâtres, un décor heureux et quelques gouttes de musique afin de diluer le tout pour un bon soir au théâtre.

daniel petrenko

«les justes»

Texte d'Albert Camus. Mise en scène: Nicole-Marie Rhéault. Distribution: *Dora*: Marcelle Leclerc; *La grande duchesse*: Irène Roy; *Yaneck*: Matieu Gaumont; *Stéfan*: René Massicotte; *Boria*: André Lachance; *Voinov*: Reynald Robinson. Scénographie: Yvan Gaudin. Présenté au Café Rimbaud du 9 janvier au 18 février 1979.

Pour un pari, c'en est tout un: une grande pièce avec grands sentiments dans un tout petit lieu de théâtre. Autrement dit, une pièce à caractère dramatique «nécessitant» une certaine distance, que donne habituellement la scène traditionnelle à l'italienne, jouée dans une aire d'environ deux mètres par quatre, à quelques centimètres du nez des spectateurs.

Un aspect scénographique intéressant pour pallier cette énorme difficulté: un voile noir translucide qui provoque chez le spectateur un certain éloignement dû à la vision un peu floue qu'il a de la scène et qui cache aux comédiens un public plongé dans l'obscurité. Malgré cet atout technique fort judicieux dans les circonstances, le pari n'a pas été emporté d'emblée par l'équipe des comédiens. Tout d'abord, on a senti les comédiens trop loin, malgré leur proximité dans l'espace. Trop loin d'un texte qui, malgré les réminiscences de notre octobre 70, n'arrive pas à communiquer les angoisses des révolutionnaires; trop loin des spectateurs (à cause du voile) auxquels les comédiens n'arrivent pas à parler vraiment. C'est un peu comme s'ils avaient joué en vase clos, entre eux, en studio, en répétition, ou quelque chose du genre.

Personnellement, je trouve que l'expérience valait la peine d'être tentée, ne serait-ce que pour faire connaître à un certain public (assez différent de celui du Grand Théâtre) ce beau texte de Camus. Et peut-être aussi pour savoir ce qu'il y aurait à corriger dans une éventuelle production de semblable envergure. Dans l'ensemble, on peut reconnaître que l'aspect scéno-

graphique (décors aux couleurs agréables et bien agencées, trame sonore très bien faite, costumes élégants et bien choisis et ce fameux voile noir translucide) démontre un respect poussé d'une oeuvre théâtrale d'envergure.

fernand villemure

«le cabaret qui pouffe»

Création et récréation des comédiens suivants:

Yves Bourque, Aimé Chartier, Marie-Hélène Gagnon, Rémy Girard et Marie-Christine Perreault; avec la musique de Jean-Fernand Girard au piano et Denis Nolin à la contrebasse dans un environnement scénographique signé Denis Denoncourt. Présenté au Théâtre du Vieux-Québec, du 16 février au 25 mars 1979.

Dans le Vieux Québec, aux environs de la période du Carnaval, il s'est avéré difficile par les années passées de tenir à l'affiche une pièce «sérieuse». Aussi, comme l'année précédente avec *le Cabaret qui louche*, a-t-on voulu présenter au public une sorte de divertissement qui s'apparente aux shows de cabaret.

C'est toujours avec une pointe d'ironie que sont présentés les différents numéros par le maître de cérémonie (le même que l'an dernier, Aimé Chartier) dans un leitmotiv (le même que l'an dernier) où l'on incite les spectateurs à participer, puisqu'ils le connaissent bien: «La direction du Cabaret qui pouffe ne reculant devant aucune difficulté, après des recherches intensives et très onéreuses, a le plaisir de vous présenter:» ... un gars des Îles-de-la-Madeleine qui dans sa parlure spéciale,

avec un accent que le Conservatoire n'a pas réussi à lui enlever, nous fait passer de l'air enfumé et biéreux du cabaret à celui de la mer que véhicule le texte d'Yves Bourque;... Jean Bellevoix, chanteur de charme qui nous revient cette année avec une autre de ses chansons où l'émotion le dispute au rire dans le coeur et l'esprit du spectateur. La chanson style Tino Rossi romantique fait choc avec l'allure ridicule du chanteur aux oreilles démesurées;... l'accidenté du travail sur un chantier de construction.

Rémy Girard a troqué ses oreilles de matière plastique pour des bandelettes qui lui cachent le visage à moitié. Et là, il nous raconte, dans un monologue drôle à en pisser, les péripéties d'un accident du travail. — Il paraît qu'il s'est inspiré d'un fait vécu déjà raconté à la Commission par un malheureux accidenté. Grosso modo, le comique du monologue rebondit au rythme d'un équilibre souvent rompu entre l'homme et un baril plein de briques qu'il tente de «palanter» au deuxième étage;... la très jolie et séduisante star de la chanson populaire (Marie-Christine Perreault merveilleusement enveloppée dans une robe blanche brillante et pétante de mille feux) qui, par le texte de sa chanson, déshabille littéralement ladite star de tout ce qu'elle projette d'artificiel;... le merveilleux couple de danseurs (Marie-Hélène Gagnon et Aimé Chartier) dans un numéro époustouflant — et probablement aussi très essouffant — de jitterbug aux «passes» célèbres du par-dessus, par en-dessous, de côté, en l'air, et «plusieurs autres dont je ne me souviens pas».

Le Cabaret qui pouffe présentera encore d'autres numéros: l'ouvrier qui vient réparer les «spots» en dansant de la claquette, une séance de hautes coiffures toutes plus farfelues les unes que les autres, etc... En somme, il s'agit d'un spectacle fort divertissant que les auteurs ont monté sur les modes du cabaret des années passées afin d'ironiser sur le style;



Scène d'ouverture du *Cabaret qui pouffe*. Théâtre du Vieux-Québec.

cependant, on sent plus de tendresse nostalgique que de véhémence hautaine dans leur critique.

fernand villemure

«aux yeux des hommes»

Texte de John Herbert — Adaptation de René Dionne.
Mise en scène: Matieu Gaumond; Distribution: Smithy; Yves Bourque; Le gardien: Pierre Brisset des Nos; Alice: Rémy Girard; Mona: Dominic Lavallée; Rocky: René Massicotte; Scénographie: Denis Denoncourt; Son et musique: Jean Lambert; Présenté au théâtre du Vieux-Québec du 26 octobre au 26 novembre 1978, avec supplémentaires jusqu'au 16 décembre et repris en mai 1979 jusqu'en juin.

Voilà une production qui «a marché» cette année à Québec. Présentée à l'automne avec plusieurs supplémentaires pour répondre aux demandes du public, elle sera reprise au printemps avec autant de succès populaire. À quoi attribuer ce succès?

Certes, il faut d'abord parler du texte; ici, je veux spécialement souligner l'adaptation de René Dionne. En second lieu, il faut noter l'équilibre de la production: distribution adéquate, scénographie judicieuse en regard du lieu.

Après les révélations de notre Ralph Nader des prisons à Québec, Mgr Lavoie, le sujet de la pièce avait déjà quelque attrait pour le public. Et comme le bouche à oreille fonctionne beaucoup dans la publicité québécoise de cafés-théâtres, voici à peu près ce qu'on s'est raconté: toute la pièce se passe dans une prison, en fait, dans une cellule de prison; puis, les décors sont agencés de telle sorte que tu te trouves dans la cellule avec les gars. T'as le corridor qui passe à droite vers les autres cellules; au fond, une sorte de couloir qui mène aux toilettes. Tu les vois pas, les toilettes, mais, avec le bruitage qu'ils font, c'est comme si elles étaient là pour vrai. La scène, je devrais dire la cellule, n'est pas grande, mais on y a disposé quatre lits, et autour, il y a des posters ou des objets qui caractérisent les quatre détenus: par exemple, pour Rocky, il y a des photos de femmes nues; pour Alice, des bouteilles de lotion, des accessoires de maquillage; quant à

Mona, une pile de livres en-dessous de son lit fait contraste avec les posters de Rocky.

Quand Smithy arrive, amené par le gardien un peu après le début de la pièce, c'est là que tu commences ton apprentissage. Dans le fond, on ne sait pas comment ça se passe en prison; Smithy, non plus, ne savait pas, mais il l'a appris en peu de temps. Puis, par le fait même, nous autres aussi, les spectateurs. C'est la société en raccourci, avec sa quête de pouvoir et le déchaînement de violence qui l'accompagne, avec sa recherche d'amour et de tendresse, et l'effrayante compétition qui l'aiguillonne, avec sa division dominants-dominés et l'inévitable injustice qui en découle. Comme le théâtre a déjà tendance à raccourcir ou agrandir faits, personnages et situations pour mieux faire ressortir l'image qu'il veut projeter, tu te rends compte comment la pièce peut être forte.

Par moments, tu peux avoir envie de rire à cause du jargon spécial des détenus surtout quand Alice emprunte le genre féminin, mais, dans le fond, t'es pas gros dans tes culottes. Les échanges entre détenus sont «carrés», frustes, sans détours; les sentiments et agissements empruntent la même série d'épithètes. Si t'es habitué à un langage un peu joli, tes oreilles en prennent un chris de coup. Moi, j'avoue avoir été secoué, choqué, bouleversé, même si j'avais lu la pièce avant. Il faut dire que le jeu des comédiens ajoute énormément au texte déjà cru et bien adapté de Dionne.

En tout cas, si on prend le temps d'observer un peu alentour de soi, on retrouve des Rocky, des Alice, des Mona, des Smithy et aussi des gardiens avec lesquels on travaille, on joue, on mange et on dort même peut-être. Pourtant, ils ne sont pas en prison eux autres; vous non plus, d'ailleurs...

fernand villemure

Aux yeux des hommes de John Herbert, adaptation de René Dionne. Théâtre du Vieux-Québec.



«sylvie, hôtesse de l'air»

Création et interprétation de Nicky Roy et Claudine Raymond, accompagnées d'une chanson de Claude Bernatchez. Au café-théâtre Le Zinc, à Québec.

billet

Les deux comédiennes se sont inspirées du nom du café où elles voulaient jouer, Le Zinc, pour faire les recherches qui devaient alimenter leur création. Le monde «glamoureux» des voyages par avion vu à travers les petits romans d'aéroport est dénoncé par le biais des hôtesse qui, derrière leur sourire- panam-eastern-western-etc..., laissent voir la moue du désenchantement.

L'intention est fort bonne: l'heure n'est plus aux rêves de p'tite fille quand les femmes prennent conscience de l'exploitation qu'on en fait en «hauts lieux».

Dans une aire de jeu très restreinte, environ trois mètres par trois, une énorme banquette style siège d'avion montre la démesure du matériel en rapport avec le personnel de bord. Le client-voyageur est vraiment très très important et l'hôtesse qui a peine à remuer doit se plier à ses moindres désirs. Jusque là, tout va bien.

C'est le texte d'un réalisme plat qui vient tout gâter; on veut tellement bien dénoncer ce qui se vit dans les airs qu'on ne laisse pas de place à l'imagination du spectateur. La suggestion aurait eu plus de force.

fernand villemure